

QUARTIERS LIBRES



AGE-IMAGES / ALIBRI / FAF TOSCA

EN VUE

LE DUCE SANS MASQUE

Dans une biographie qui fera date, l'académicien et diplomate Maurizio Serra sonde la personnalité complexe de Mussolini, révolutionnaire socialiste métamorphosé en César tragique.

U

ne année nous sépare du centenaire de la marche sur Rome (28 octobre 1922) des 25 000 squadristi, paramilitaires des Faisceaux italiens de combat et membres du Parti national fasciste (PNF). Armés de gourdins et de poignards, ils n'auraient pas fait le poids face aux soldats et carabinieri royaux. Mais Victor-Emmanuel III et la classe politique italienne, par crainte, diront-ils, de la guerre civile, choisirent la reddition. Le chef des « marcheurs », Benito Mussolini (1883-1945), resté prudemment à Milan au cas où le vent tournerait, se présenta trois jours plus tard en chemise noire devant le roi pour former un gouvernement. Le Romagnol ne faisait là que combler un vide politique abyssal, mais il travestira cette tragi-comédie en un épisode fondateur du régime. Au risque de mentir.

Mais Mussolini a « toujours menti », insiste l'écrivain et diplomate Maurizio Serra (1), « parfois à son corps défendant », toujours par « souverain mépris pour les hommes ». C'est sa manière d'« imposer sa volonté de puissance à un peuple qui, trop civilisé, trop tolérant, trop habitué à pactiser, n'en voulut finalement pas », résume le brillant biographe de Malaparte. « Finalement », c'est-à-dire trop tard. Car le plébiscite pour le fascisme du 24 mars 1929 obtint 8 millions de « oui » contre 136 000 « non », ratifiant les « lois fascistissimes » qui liquidèrent la monarchie parlementaire.

Le mensonge est une clé majeure du « mystère Mussolini », ce dictateur qui « les résume tous, de Lénine à Castro », écrit l'académicien, en se penchant sur l'« homme », « ses défis », « sa faillite ». Le Duce

n'a-t-il pas conquis les âmes par deux subterfuges ? D'abord, en affirmant que la victoire de l'Italie aurait été « mutilée » par les Alliés, alors que le royaume incorpora la plupart des territoires « irrédents » : Trentin, Haut-Adige, Istrie et Dalmatie. Ensuite, en prétendant que les « années rouges » 1919-1920 (« biennio rosso ») constituaient une menace existentielle. Or, le gouvernement libéral de Giolitti sut mettre fin, avec poigne et plus de 200 morts, à l'occupation des usines. Doté d'une mémoire prodigieuse et d'une curiosité insatiable, l'ancien militant socialiste passé par les tranchées installa son régime par petites touches successives dans les années 1925-1932, comme le démontre aussi avec maestria, sous forme romanesque mais ultra-documentée, le deuxième volume de la trilogie d'Antonio Scurati (2). Ce sont les années de la guerre en Libye, des accords de Latran (1929) avec le Vatican – qui font du Duce « l'homme de la Providence », selon Pie XI, malgré la perte définitive de Rome, et de l'assainissement des marais pontins.

Maurizio Serra montre parfaitement comment Mussolini s'est forgé son destin à force de « duplicité » et de postures. Sans celles-ci, son « dilettantisme » foncier, qui éclatera au grand jour lors de l'entrée dans la guerre, le 10 juin 1940 – contre l'avis des chefs militaires –, l'aurait tôt mis à nu. Les démocraties ont sans doute leur part de responsabilité – disproportion des sanctions contre la guerre en Éthiopie, impossibilité de forger avec lui une vaste alliance contre Hitler... – dans la dérive de celui qui rêve d'être un Napoléon bis. Mais ce sont ses propres échecs qui en feront l'obligé du Führer et l'artisan d'un régime de plus en plus totalitaire, qui lui échappera, au point qu'il finira en spectateur impuissant de la République sociale italienne (septembre 1943-avril 1945). Ce concentré du fascisme originel devait annoncer la résurrection du Duce, il sera son tombeau.

Emmanuel Hecht



(1) « Le Mystère Mussolini », Perrin, 500 p., 25 €.

(2) « M. L'homme de la Providence », Les Arènes, 460 p., 25 €.